HISTOIRES CAMPAGNARDES

PAR

LÉONCE PETIT

2



HISTOIRES CAMPAGNARDES

PAR

LÉONCE PETIT



BUREAUX DU *JOURNAL AMUSANT* ET DU *PETIT JOURNAL POUR RIRE*
PARIS, 22, RUE DE CHATEAUDUN

Deuxième Album

LE

LUTIN DE LA FERTÉ-LOUPIÈRE







Il y avait une fois une belle fille nommée Louison, qui gardait les oies dans les champs, et dans son cœur l'image de Jean-François Tournevache.



Voici l'image de Jean-François Tournevache. Qu'il est donc beau, cet être-là!



Ils s'aimaient à tout rompre, et se le témoignaient à tout moment; les oies elles-mêmes se mettaient de la partie, — innocents volatiles! C'était très-touchant.



Cependant on parle d'eux au lavoir, — un endroit où les langues frappent plus fort sur la réputation du prochain que les battoirs sur le linge mouillé.



Adieu la sécurité et le mystère, tout le monde a l'œil sur eux. Le garde champêtre se fait un plaisir d'épier leurs rendez-vous...



...et d'en dévoiler le secret aux curieux du village.



Aussi Tournevache, en vrai finaud, tire un plan et combine un stratagème, en ayant soin toutefois d'en prévenir Louison.



Et le soir même, le garde champêtre et les curieux du bourg font la rencontre, sur la petite lande, d'une apparition fantastique qui leur procure une venette formidable et les met en complète déroute.



— Je l'ai vu comme je vous vois. Ah! mon Dieu, la vilaine animal! C'est comme qui dirait un fort singe, au respect que je vous dois, qui braillerait comme qui dirait un âne, sans comparaison.
— C'était le lutin! Ah! mon doux Jésus sauveur... c'était le lutin!!



Les dévotes, qui voient dans cet événement un avertissement du ciel, s'empressent de faire une neuvaine pour conjurer les maux qui menacent le pays.



Cependant les autorités, très-perplexes, se réunissent pour délibérer.



Et le maire ne craint pas de s'exposer pour la sûreté de ses administrés, en dirigeant lui-même les patrouilles.



Malgré cela, la consternation règne dans le village.



Or, M. Poulinier, le vétérinaire du canton, reste seul à l'abri de la terreur générale.



Cet homme supérieur, qui ne peut se lasser d'admirer et de déplorer en même temps la simplicité de nos populations rurales, se dirige vers la petite lande, théâtre des apparitions du lutin, après avoir inséré dans son fusil une forte charge de gros sel.

Le village tout entier assiste à son départ et le regarde comme un être perdu, d'autant plus qu'il ne doit point être en état de grâce.



Ah! la la!!... mon Dieu! ne me faites point de mal, mon bon monsieur Poulinier; c'est moi, Jean-François Tournevache, ne me tuez pas, je vous en prie!



Jean François Tournevache est amené devant les autorités



Jean-François Tournevache fait amende honorable et reconnaît ses torts. On lui pardonne, mais après l'avoir sévèrement admonesté.



Toutefois, comme il ne faut pas que la réputation d'une jeune personne reste compromise, Jean François Tournevache épouse Louison dès le lendemain. M. Poulinier assiste à cette union.



Depuis ce temps, ils sont heureux et ont beaucoup d'enfants.

LES PLAIDEURS





Joson Touzé était un riche fermier à qui tout avait réussi : culture, spéculations, procès. Il eût pu vous faire voir des bestiaux et des volailles de toute beauté, couronnés à tous les concours régionaux. Il eût pu étaler devant vous de bons gros sacs bourrés d'écus qui étaient bien à lui.



Aussi se maintenait-il joyeux et vivace, aimant le mot pour rire,



aimant la bouteille et les chansons à boire.



On le disait même un tant soit peu porté pour la *créature*.



Thomas Heurteloup, son voisin, était tout l'opposé. Maigre et rechigné, mauvais coucheur et mauvais diable, il faisait à chacun mine de verglas. Jadis aisé, il avait mangé tous ses immeubles, sauf un, en frais de procès toujours perdus par lui.



Heurteloup prétendit avoir un droit de passage à travers un plant de choux appartenant à Touzé.



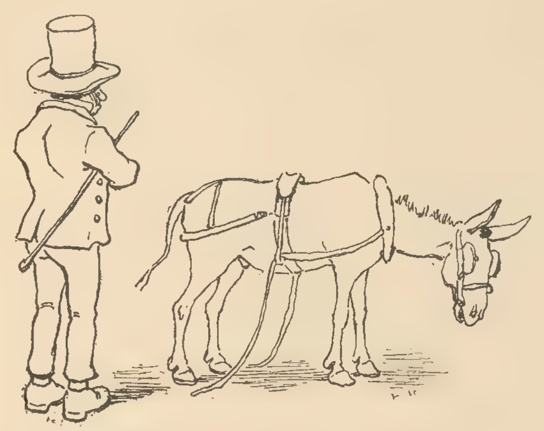
Touzé conteste et met une barrière.



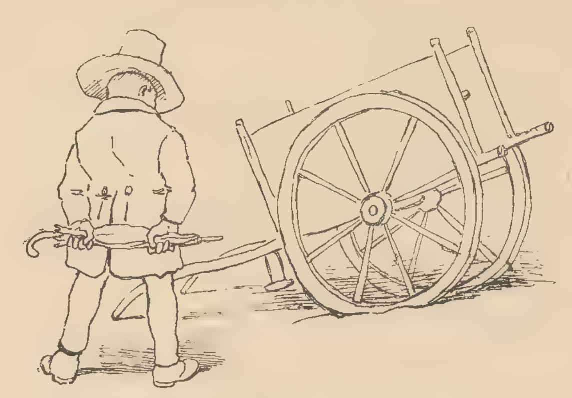
Heurteloup va trouver maître Pourchasson, l'huissier du pays,



et fait assigner Touzé devant le tribunal du chef-lieu.



Le jour de l'audience arrive; les deux plaideurs veulent se rendre à la ville Heurteloup a bien un âne, mais il a vendu sa voiture pour plaider.



Touzé, lui, a son *char-à-bancs,* mais le bon double-bidet, qui d'habitude le trimbale dans les foires et marchés, est malade.



Rapprochés par la nécessité, les deux plaideurs oublient un instant leur querelle.



On attelle l'âne de Heurteloup à la voiture de Touzé, et voilà les plaideurs partis.



En route, ils devisent gentiment : *Il fait un bien joli temps. — Bien joli... Voilà un petit soleil qui sera bon pour faire múrir le blé. — Faut pas mentir... D'habitude, quand il y a beaucoup de pommes, c'est signe d'une grande année de cidre. — Faut être juste.....,* etc., etc.



Ils s'arrêtent pour boire une potée au cabaret de la Croix du Fresne.



Touzé fait donner un picotin d'avoine à l'âne de Heurteloup, aubaine qui n'était pas échue depuis longtemps à la pauvre bête.



Enfin, après force stations dans les auberges, les plaideurs, pourvus chacun d'un plumet, arrivent à la ville et se rendent à l'audience.

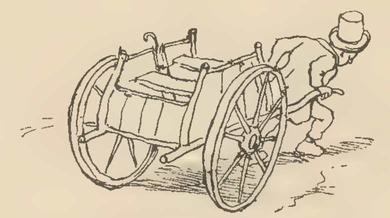




On plaide. — Heurteloup, suivant son antique habitude, perd son procès.



Il faut maintenant retourner au village. Touzé veut atteler de nouveau l'âne de Heurteloup à sa voiture : « *Nenni,* « dit le grincheux Heurteloup, *vons-nous-en chacun de not' côté. Je monte sur ma bête; toi, tire ta charrette; le premier* « *qui rencontre l'autre payera un pot à la Croix du Fresne.* »



Et Touzé tira sa charrette.

D'où l'on voit l'inconvénient qu'il peut y avoir parfois à gagner son procès.

L'ŒUF D'ANESSE





Hilarion Soulevache de la Prénonsaie se rend au marché de la ville. Nanti d'une somme de soixante francs, renfermée dans un vieux bas de laine, et des instructions de sa sœur Germinie Soulevache, il va acheter un âne pour remplacer l'antique baudet de la famille qui est crevé la semaine passée.

Deux gars de son village, qui suivent le même chemin, devisent à son sujet d'un ton gouailleur, et prétendent qu'au marché aux ânes il serait plus à même de se faire vendre que d'acheter quoi que ce soit; mais ce sont des propos d'envieux.



En dépit de l'envie, Hilarion chemine avec le calme qui convient à une bonne conscience.



Arrivé en ville, Hilarion Soulevache, qui est en toilette, a l'idée de se faire donner un coup de rasoir et s'arrête devant la boutique du perruquier Calestroupat.



Ce Calestroupat, natif de Tarascon, passait dans la ville pour un garçon intelligent...



... et sa boutique était hantée par un certain nombre de personnes notables qui se donnaient rendez-vous pour se conter les nouvelles et lire la Gazette.



Étant entré, Hilarion Soulevache est rasé par Calestroupat lui-même.



Pour payer, Hilarion Soulevache prend une pièce de monnaie dans le bas dont il est porteur. Calestroupat lui demande à quel achat d'importance est destiné ce gros sac d'argent.



Hilarion ayant annoncé son dessein d'acheter un âne, et fait quelques réflexions chagrines sur le prix excessif des animaux domestiques, Calestroupat lui dit qu'il serait peu sage de dépenser une grosse somme, vu que pour dix francs il peut avoir son affaire.


Cette déclaration ayant étonné Hilarion


et fait dresser l'oreille aux personnes de la société,


Calestroupat fait signe à ces derniers de ne pas le contredire.


Puis, s'adressant à Hilarion, il lui raconte froidement qu'il possède une ânesse provenant de la célèbre race des ânes ovipares de Tarascon, importée par les Arabes; - que cette ânesse lui pondant un œuf tous les jours, il peut céder ces œufs pour la modique somme de dix francs chacun.


« Je n'en cède pas à tout le monde, ajoute-t-il, car j'ai eu des désagréments pour » en avoir vendu à des imbéciles qui n'ont pas su les faire couver. Mais avec un » homme d'esprit comme M. Soulevache, tout doit bien tourner. »



Hilarion laisse voir sur son visage les marques d'un ébahissement profond,



ce qui fait que M. Collodion, le photographe de la ville, présent dans la boutique, prend la liberté de se mêler à la conversation, disant avoir possédé un âne provenant d'un de ces œufs, et que c'était un animal admirable faisant à lui seul la besogne de six chevaux, etc., etc. Sur quoi Calestroupat se déclare prêt à conclure le marché, mais à la condition que M. Soulevache payera le vin blanc à tout le monde.

Ma foi ! Hilarion accepte avec joie. — Et tope là !



On se rend à l'auberge de l'*Image Saint-Michel,* et l'on fait servir du vin de Saumur. On déguste quelques fioles.



Insinuation du photographe :

« Je suis convaincu qu'eu égard
» au magnifique marché qu'il fait,
» M. Soulevache a l'intention d'of-
» frir un petit déjeuner. »



Hilarion Soulevache semble n'entrer qu'à moitié dans cette idée.



Mais M. Magotin, le tailleur du faubourg, l'impressionne vivement en lui confiant confidentiellement qu'un âne provenant des œufs en question lui a gagné deux mille francs, à lui Magotin, en courant contre un cheval anglais.



Hilarion ne faisant plus d'objections, on commande un petit banquet :

Côtelettes panées, matelote, gigot, salade et dessert. Le photographe active le service. Calestroupat et Magotin sont aux petits soins pour Soulevache et ne laissent pas un instant son verre vide.



Hilarion éprouve quelque hésitation à offrir le café; mais M. Formichel, maître d'armes, le réduit en poudre en affirmant d'une voix de tonnerre qu'un des rejetons de la bourrique à Calestroupat lui rapporte, à lui Formichel, trois mille francs par an, rien qu'à le louer à des saltimbanques. Cet âne s'était trouvé être naturellement un âne savant.



Le café pris, Calestroupat déclare que M. Soulevache s'est conduit en galant homme, mais que lui, Calestroupat, ne veut pas se montrer moins généreux; qu'ainsi, il est prêt à vendre son œuf cinq francs au lieu de dix, si M. Soulevache veut bien payer le champagne. Hilarion, qui croit sa fortune faite, se déclare prêt à tout.



On fait sauter les bouchons du champagne et l'on porte un toast à l'honorable famille des Soulevache de la Prénonsaie.



Calestroupat s'éloigne sous un prétexte, et se rend à son jardin, où il cultive en cachette quelques melons blancs de Cavaillon Il en cueille un et va le déposer sur de la paille fraîche dans son écurie auprès de son ânesse.



Puis il vient rejoindre son monde qu'il trouve en grande joie. Hilarion est tout à fait parti et chante la gloire.



Vive Soulevache! vive Soulevache!! Et la fête continue jusqu'à ce qu'il ne reste plus un sou dans le fameux bas de laine.



Alors Hilarion Soulevache est conduit en triomphe à l'écurie de Calestroupat.



On lui fait la remise solennelle de l'œuf d'ânesse. Il n'a plus un sou pour le payer, mais c'est égal; Calestroupat montre sa grande âme et le lui donne en pur cadeau.



Hilarion reprend le chemin de sa patrie, pressant son melon contre son cœur et croyant porter le Pérou dans ses bras.



Cependant mademoiselle Germinie Soulevache, sœur d'Hilarion, s'étonnant de ne pas le voir revenir, va l'attendre devant sa porte charretière et interroge les gens qui passent revenant de la ville.



Les réponses lui ayant paru goguenardes, elle endosse son châle et va au-devant du retardataire, qu'elle finit par rencontrer décrivant des zigzags, et porteur d'un fruit ovale d'une espèce à elle inconnue.



Mademoiselle Germinie demande sévèrement compte à Hilarion de l'emploi de sa journée. Celui-ci lui fait part de ses aventures et lui présente sa merveilleuse acquisition.



Exaspérée, Germinie saisit le melon et le lance de toutes ses forces sur un talus qui borde le chemin.



Le melon va tomber dans un buisson où il se brise...



... en faisant partir un lièvre qui y était caché.



« Voyez! voyez! ma sœur, s'écrie Hilarion,
» voilà le petit ânon qui se sauve! C'est notre
» fortune que nous perdons par votre faute. »

LE

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE





Achille Raboteau, artiste dramatique ambulant, se trouva un jour propriétaire, pour tout bien, d'un ours et d'un costume de Turc. Le directeur de sa troupe avait fait faillite, et c'était cela qui lui était échu en payement de six mois d'appointements qui lui étaient dus.



L'habit et l'animal n'allaient pas l'un sans l'autre; car Baptiste (c'était l'ours) passait pour affectionner tout particulièrement les défroques ottomanes. Pour tout individu attifé en Turc, il était doux comme un agneau. Autrement habillé, on n'avait plus avec lui la même sécurité.

Assez embarrassé de sa personne et de son bien, Achille se décida à aller revoir le foyer paternel, dont il n'était éloigné que d'une vingtaine de lieues. Traînant donc Baptiste par la longe, il se mit résolûment en marche vers la petite ville qui l'avait vu naître.



Par les villages, il faisait voir son ours et récoltait ainsi quelques sous.



Mais il était loin d'être exempt de soucis. Comme il y avait cinq ou six ans qu'il n'avait donné de ses nouvelles, il ignorait quel accueil il recevrait d'une famille contre le gré de laquelle il avait embrassé la carrière du théâtre.



Ce fut surtout quand il arriva à l'entrée du faubourg qu'il sentit combien il est amer, après plusieurs années d'absence, d'avoir à se présenter à ses compatriotes en Turc et en compagnie d'un ours. Cet ours, qui composait tout son avoir (on lui avait assuré qu'il valait douze cents francs), était bien ce qui l'embarrassait le plus. Rentrer chez son père en Turc était assez dur, mais y amener un ours avec soi était une chose tellement épouvantable qu'il n'osait y songer. Il fallait trouver quelqu'un qui se chargeât de garder Baptiste jusqu'au lendemain.



Très-perplexe, il se rendit au café de l'Union. L'avait-il assez fréquenté, dans le temps, ce café de l'Union! C'était là que son talent naissant pour la déclamation avait été encouragé, et M. Parapet, le maître du café, n'avait pas été des derniers à l'exciter à partir pour Paris et à se lancer sur les planches. Il trouva ce M. Parapet et son épouse seuls dans la salle du café et leur exposa sa situation. M. Parapet offrit volontiers un bitter à son ancien ami, mais refusa avec horreur d'accorder l'hospitalité au malencontreux Baptiste.



Achille était mélancolique.



Parfois même il trouvait dans les rues des personnes qu'il avait connues autrefois. Il se serait voulu, lui et son ours, à cent pieds sous terre.



Achille gagna le vieux quartier et s'aboucha avec un aubergiste habitué à recevoir des saltimbanques.

Là on aurait pu loger Baptiste tout aussi bien que tout autre animal savant. Mais il fallait trente sous, payés d'avance, et il ne restait pas à Achille un seul centime.



L'idée lui vint de confier son camarade à la garde de la gendarmerie.



Mais étant venu à réfléchir qu'il était complétement dénué de papiers, il y renonça vite.



Ce jour-là, à la tombée de la nuit, Brigitte, la servante de M. Raboteau père, après avoir fermé les volets, venait de mettre le couvert pour son maître, et celui-ci soupait décemment d'un potage maigre et d'un plat de haricots (c'était un vendredi).



Un coup léger est frappé à la porte de la rue. Brigitte allume une bougie, va ouvrir et revient a l'instant toute bouleversée.

— Monsieur! monsieur! venez donc voir dans le vestibule!! Ah! je vais en mourir de peur!!!



Bonsoir, papa!!!

M. Raboteau père est sur le point de se trouver mal.

Achille fait des efforts énergiques pour ramener la sérénité sur le front de son père et lui faire envisager la situation sous un aspect riant.
— Voyez donc, papa, comme il a une bonne physionomie... Ne vous effrayez donc pas... il s'appelle Baptiste... Savez-vous qu'il vaut douze cents francs?... Doux comme un mouton... Quand on est habillé en Turc, on est aussi en sûreté avec lui qu'avec un petit agneau... N'ayez donc pas peur.



Mais, j'y pense... il faut que vous soyez en Turc aussi. Attendez, ça va être tout de suite fait. Nous avons l'habitude de ça, nous autres. Passez votre robe de chambre... c'est cela !... puis je vous fais une ceinture avec ce vieux châle à feu maman... puis un turban avec votre foulard de soie... et voilà ce que c'est.

Et avant d'avoir eu le temps de se remettre de son saisissement et même de prononcer un mot, M. Raboteau père, bon bourgeois et fonctionnaire en retraite, se vit habillé en *mamamouchi*.



Bien que protégé par ce nouveau costume, M. Raboteau père, éprouvant toujours de l'inquiétude à l'endroit de Baptiste, s'informa s'il était à jeun. Sur la réponse qui lui fut faite que ni la bête ni son maître n'avaient rien mangé depuis deux jours, il ordonna à Brigitte de donner à l'ours le gigot et le pot-au feu que le boucher avait fourni le jour même pour le dîner du dimanche.



Essayant à son tour de se dédommager d'un long jeûne, Achille prit place en face de son père et attaqua vigoureusement le plat de haricots.

La commotion qu'il avait éprouvée avait fait perdre tout appétit à M. Raboteau père, qui ne put s'empêcher de faire remarquer à Achille combien il est dur pour un père qui a fait les plus grands sacrifices en vue de l'éducation de son fils, de voir celui-ci servir de cornac à des animaux féroces.



Mais la mercuriale fut coupée court par une visite inattendue. C'était celle d'une sœur de la feue mère d'Achille, tante riche et dont Achille était le seul héritier naturel.



Cette personne se nommait mademoiselle Prudence Ménager. Il faut dire qu'elle n'aimait guère son neveu, qui, disait-elle, avait déshonoré la famille en se faisant comédien.

Elle éprouvait un profond dépit à l'idée que sa fortune passerait un jour à un pareil vaurien.



Elle était d'ailleurs entretenue dans ces sentiments à l'égard d'Achille par une certaine cousine Chapelle, parente éloignée, qui l'accablait d'ordinaire de ses assiduités et de ses prévenances.

Cette cousine était venue avec un air de consternation la voir dans la journée et lui apprendre qu'un individu, ressemblant en tout point à Achille Raboteau, vaguait par la ville en compagnie d'un ours.



Vivement vexée, mademoiselle Prudence s'était décidée à se rendre chez M. Raboteau père, pour savoir ce qu'il en était. Là, voyant que tout était vrai, mademoiselle Prudence dédaigna Achille et sa compagnie interlope, mais adressa sévèrement la parole à son beau-frère :

— Je n'ai pas d'observations à vous faire, monsieur, touchant la société qu'il vous plaît de recevoir chez vous, si mêlée qu'elle soit; mais j'ai lieu de m'étonner de vous voir vous-même sous un costume qui prouve si peu en faveur de votre sérieux et de la distinction de vos manières..... Et vous croyez que je laisserai ma fortune à des saltimbanques!... Je saurai bien trouver d'autres parents qui auront les sentiments plus haut placés..... et patati, et patata.....



Par un instinct admirable, Baptiste comprit que les affaires de son maître se gâtaient. Il se résolut donc, dans un but évident de conciliation, à intervenir (c'était la bête au bon Dieu, le meilleur ours de la création). Se levant sur ses pattes de derrière, il saisit, entre celles de devant, la taille de mademoiselle Prudence.



Celle-ci, à qui personne n'avait jamais osé en faire autant (elle était connue pour sa haute pruderie), tomba à la renverse sans connaissance.



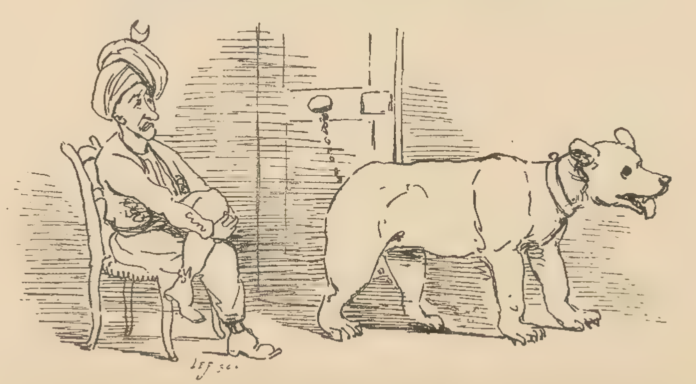
On s'empressa de la porter dans une chambre où on la mit au lit pour lui prodiguer les soins les plus empressés.



Elle revint à elle au milieu de la nuit; mais voyant qu'on continuait à faire outrage à ses sentiments, elle se montra vivement irritée et ordonna à Brigitte d'aller chercher son notaire et la cousine Chapelle.



Brigitte, n'osant désobéir, partit au petit jour pour exécuter cet ordre.



Mais Achille attacha à la porte de la chambre Baptiste, soigneusement démuselé, et attendit de pied ferme.



Déroute complète de la cousine Chapelle et du notaire.



Il eût été singulier que de tels événements n'eussent pas fait jaser dans la ville.

Ah! disait-on, j'avais bien dit que les Raboteau tourneraient mal... Voilà le fils devenu saltimbanque... Il paraît qu'il a osé placer un ours, une bête féroce, dans la chambre de sa tante malade. Pauvre demoiselle Prudence!... elle qui n'a jamais fréquenté que la bonne société... Mais si les Raboteau s'imaginent que c'est un moyen d'avoir sa succession, ils se trompent... Ils ne connaissent pas bien Prudence Ménager... c'est une personne de tête... Elle les déshéritera, et ce sera bien fait



Nonobstant, mademoiselle Prudence était toujours alitée chez les Raboteau, gardée à vue et soignée avec zèle par le père, le fils et la bonne. Baptiste lui-même (c'était la bête au bon Dieu — la crème des ours) venait de temps en temps lui frotter l'estomac avec sa grosse patte en ayant l'air de lui dire : « Du courage, la petite mère, ça ne sera rien. »



C'était fait dans une bonne intention. Mais cela eut le résultat le plus désastreux. Mademoiselle Prudence, outrée de ces manifestations familières d'un être qu'elle dédaignait en tant qu'ours, mais qu'elle méprisait profondément en tant qu'histrion, conçut tant de dépit qu'elle en mourut dans un âge relativement peu avancé, victime de la noblesse de ses sentiments.



Quand on apprit dans la ville que Prudence Ménager était bel et bien trépassée sans avoir pu déshériter son neveu, un revirement subit se fit dans l'opinion publique en faveur de Baptiste.
— Voyez, disait-on, cet animal vaut à son maître dix mille livres de rente!!!... Hé... hé... hé...! le fils Raboteau a plus gagné avec son ours que son père avec sa place de percepteur... Hé... hé... hé...! dix mille francs de rente ne se trouvent pas tous les jours.



Baptiste parut dans le cortége funèbre, conduit par mademoiselle Brigitte, qui tint à honneur de le mener en laisse. Il édifia toute la ville par son attitude digne et pleine de convenance.



A la suite de ces événements, Achille Raboteau, devenu riche, fit cadeau de son ours à sa ville natale.



Le conseil municipal lui fit construire, dans le jardin public, une fosse à l'instar de celle du fameux Martin du Jardin des plantes. Il devint un des ornements de la cité.



Quant à son maître, il ne parut plus sur les planches et fut un des plus importants bourgeois du pays.



